

Fantômes de famille



Surgi du fond de la scène, l'oiseau traverse la salle en deux-trois battements d'ailes, frôlant le crâne du spectateur - l'âme noire du maître d'école violeur d'enfants s'est envolée à jamais. Est-ce un pigeon, est-ce un aigle ? Il a paru plus grand qu'il n'est en réalité, planant comme une menace dans cette nuit de théâtre. La grande réussite du metteur en scène Christophe Perton est d'avoir su dompter les fantômes qui peuplent la dernière pièce de Marie NDiaye. Ils sont nombreux dans « Les Grandes Personnes ». D'abord il y a la fille d'Eva et de Rudi, disparue il y a dix-sept ans et qui revient hanter sa famille, cachée sous l'escalier. Deux spectres vengeurs habitent également la poitrine de leur fils adoptif, de retour après de longues années d'absence : ses parents biologiques, qui veulent que leur rejeton tue les « usurpateurs ». Et puis, il y a ce démon de maître d'école, fils de Georges et d'Isabelle, les meilleurs amis du couple, qui ne veulent pas voir qu'ils ont engendré un monstre pervers...

Distribution parfaite

Perton met en scène les fantômes à l'égal des vivants, réussit un va-et-vient subtil entre le réel et le fantastique, le drame bourgeois et la tragédie grecque. Ce n'est pas la première fois qu'il monte une pièce de l'écrivain, prix Goncourt. Il en a saisi la violence sourde, le lyrisme contenu et le propos équivoque. Dans « Les Grandes Personnes », Marie NDiaye fait un sort aux relations parents-enfants, qui, malgré toute la bonne volonté du monde, vivent bien souvent au combat, à l'étouffement, à la frustration. Les père

et mère tuent leurs fils et fille qui reviennent les hanter... Pourtant l'écrivain croit au pardon, à la rédemption. L'amour dans le chaos peut calmer les fantômes, réconcilier les morts et les vivants. Le très beau décor de Christian Fenouillat et Christophe Perton, éclairé avec grâce par Kevin Briard, évoque un quotidien onirique - entre rêve et cauchemar. Trois espaces stylisés cohabitent, sans frontière, sur la grande scène de la Colline : au fond, la salle de classe ; côté cour, l'appartement cosu de Rudi et d'Eva ; côté jardin la pièce-cuisine dépouillée de Georges et d'Isabelle. Des oiseaux de métal plantés sur des pics, comme autant d'âmes mortes, observent de haut les errances des humains. Chaque scène efface la précédente, grâce à un rideau noir mouvant, telle une focale photographique.

La distribution est parfaite. Les parents, Christiane Cohendy (Eva) et Roland Depauw (Rudi), Evelyne Didi (Isabelle) et Jean-Pierre Malo (Georges) jouent une partition fine : à la fois humains et monstrueux, pathétiques et héroïques, non sans une pointe d'humour noir. Les enfants, Stéphanie Béghain (la fille) et Adama Diop (le fils) s'en sortent brillamment avec l'incarnation de leurs fantômes. Vincent Dissez (le maître) est très juste en croquemitaine contemporain. Aïssa Maïga joue avec pudeur la jeune mère brisée d'un enfant outragé. Servi par les « bonnes personnes », le conte moral dérangeant de Marie NDiaye évite l'outrance et emporte l'adhésion d'un public attentif et troublé.